

Promenade au *Paradis*.

« Père, Père allons nous promener au *Paradis* ! »

Malgré un nouvel accès de fièvre qui l'avait laissé une fois de plus sans force, le père ne pouvait rien refuser à Alexandrine sa fille, sa fille unique qu'il avait eue sur le tard. La petite insistait avec tant de grâce et tant de douceur qu'il lui tendit la main et tous deux descendirent le perron. Foulant le fin gravillon fraîchement ratissé, ils prirent le chemin de l'étang, une pièce d'eau circulaire artificielle qu'il avait fait creuser, sacrifiant à la mode du moment.

« Regardez Père : un martin-pêcheur ! Qu'il est gracieux ! »

En effet le petit animal irisé virevoltait à la surface de l'eau claire. Un bras secondaire de la Bièvre avait été dévié afin de doter le parc de ce splendide bassin. La maison s'y reflétait gracieusement. Au bout du parc, passait discrètement le ru Saint-Mard, qui abritait une vie plus sauvage, plus secrète.

« Devons-nous vraiment quitter notre *Paradis* ? demanda la fillette avec tristesse.

- La charge qui m'est offerte est un honneur, vous ne l'ignorez pas ! Je ne puis m'y soustraire ! Je vous montrerai les lieux où j'ai passé mon enfance et, si mes nouvelles fonctions m'en laissent le loisir, nous rendrons visite à la famille de Rottenbourg. Nous leur devons tant, votre oncle Joseph et moi-même ! Je suis un serviteur de l'Etat. Comprenez-vous Mademoiselle Gérard ?!

- Je comprends Père. Mais je regretterai notre *Paradis*. » dit l'enfant en laissant son regard errer sur le domaine où elle avait fait ses premiers pas, il y a dix ans.

Lui aussi regretterait son havre de paix qu'il avait surnommé affectueusement le *Paradis*. Il avait acquis la Cour Roland dix ans plus tôt. La bâtisse d'origine, vestige d'une abbaye, était devenue un large pavillon moderne, orné d'un élégant clocheton et prolongé de deux ailes parfaitement symétriques. Le soleil inondait d'une lumière généreuse les pièces qui donnaient sur l'étang creusé en contrebas. Conrad-Alexandre Gérard – ainsi se nommait le propriétaire des lieux – avait choisi initialement Jouy-en-Josas pour sa situation géographique, proche de Versailles.

« Pourrais-je vous accompagner pour faire nos adieux à Monsieur Oberkampf ?

- Oui ce soir, nous nous rendrons tous avec votre mère à la Manufacture. Je ne me défais pas de mon *Paradis* : nous reviendrons à la Cour Roland, jeune fille !

- Werden wir mit ihm auf Deutsch reden können ?» dit la petite, en passe de devenir trilingue grâce aux cours empreints de bienveillance que lui dispensait son père. Qu'une fille fût éveillée et apte à réfléchir par elle-même était important pour Monsieur Gérard.

-Genau ! Liebe Fraulein Alexandrine ! » répondit son père avec malice.

Monsieur Gérard avait immédiatement sympathisé avec Oberkampf, l'indienneur venu de Franconie. Les deux hommes avaient somme toute les mêmes racines germaniques. A dix ans d'intervalle, ils s'étaient tous deux installés au bord de la Bièvre dans ce petit écrin de verdure. Une amitié était née entre eux. A leurs moments perdus, ils parcouraient ensemble les bois des Metz et les bois Chauveaux, admirant les hauts châtaigniers et les chênes majestueux, en authentiques promeneurs solitaires que l'amour de la nature avait réunis. Parfois, carton sous le bras, le peintre Jean-Baptiste Huet les accompagnait en quête d'inspiration. Combien d'alisiers et de charmes ne retrouvait-on pas sur les indiennes de Jouy ! Huit cents ouvriers s'activaient tant la Manufacture était devenue une ruche bourdonnante d'activité. Il régnait à Jouy une certaine aisance.

Grâce au traité commercial que Monsieur Gérard avait eu mission de conclure avec les Etats-Unis d'Amérique, Oberkampf obtint d'avantageux marchés outre-Atlantique. Cent ouvriers avaient trouvé un emploi, cent familles se trouvaient alors à l'abri du besoin. Le diplomate en tirait une certaine fierté, même si, au fond de lui-même, il n'était pas sans déplorer que la fabrique s'étendît toujours davantage au détriment de la nature verdoyante de la région.

Du Nouveau Monde, Conrad-Alexandre Gérard avait rapporté des plants de tabac et une variété de pommes de terre plus robuste dont il avait proposé la culture aux édiles de Jouy. Quelques terres avaient été mises avec succès à la disposition des familles.

Le père et la fille avaient achevé le tour de l'étang. Au loin, l'aqueduc en pierre dressait ses arches presque centenaires. Ils dirigèrent leurs pas plus avant dans le parc qui était fort grand. Gérard l'avait aménagé d'après ses souvenirs, à l'américaine : de vastes pelouses impeccablement taillées que ne limitaient aucune barrière, aucun mur !

« Que ces deux arbres sont superbes, Père ! Combien mesureront-ils lorsqu'ils seront adultes ?

- On dit *lorsqu'ils auront atteint leur maturité*. Dans cent ans à peu près. Les deux arbres sont jeunes encore savez-vous !

- Jeunes oui. But they are big, bigger than me. Would you mind telling me about their story again, dear Father ? »

En Anglais, pour faire plaisir à sa fille, Gérard raconta qu'il avait planté ce cyprès jaune de Louisiane et ce chêne blanc d'Amérique, à son premier retour du nouveau Monde en 1778. Son ami Franklin, le scientifique et homme politique Benjamin Franklin, lui avait offert en gage d'amitié ces deux arbrisseaux qui avaient d'ailleurs bien prospéré grâce à la bonne terre de Jouy ! Monsieur Gérard était allé signer en Pennsylvanie, au nom de Louis XVI, jeter les bases d'un traité qui reconnaîtrait officiellement les Etats-Unis comme nation souveraine et indépendante. Ces arbres en étaient le souvenir vibrant, peut-être le symbole de l'avenir de cette nation nouvelle.

Quatre heures sonnaient au clocher de l'église Saint-Cyr, il était temps de remonter vers la maison. L'air se rafraîchissait : la fillette, de santé fragile, ne devait pas attraper froid. Le diplomate Gérard raconta ce jour de février 1778, mémorable car le roi âgé de 24 ans avait reçu la délégation américaine place Louis XV à Paris. Conrad Gérard, premier ambassadeur de France de ce nouveau pays d'Amérique, avait servi d'interprète dans le grand salon de l'hôtel de Coislin. C'est à cette occasion qu'il avait fait la connaissance de Benjamin Franklin.

Que de chemin parcouru depuis que les deux frères Gérard avaient quitté leurs Vosges natales pour entrer au service du royaume ! Quel chemin parcouru depuis que le seigneur Conrad Alexandre de Rottenbourg - Gérard devait au comte alsacien son prénom - les avait pris sous son aile, eux les fils de l'intendant Claude Gérard, les faisant aussi bénéficier de l'éducation soignée qu'il destinait à ses propres enfants. Le programme inspiré des Lumières garantissait de solides connaissances en histoire, sciences, langues anciennes et vivantes, notamment l'allemand et l'anglais. Après des études à Colmar, à 20 ans il était devenu avocat et docteur en droit, et siégeait au conseil souverain d'Alsace. Forts de ce bagage intellectuel, les deux frères n'eurent aucune difficulté à trouver leur place à Paris auprès de Monsieur de Vergennes. Joseph-Matthias, ministre plénipotentiaire à Londres, œuvrait au

ministère des affaires étrangères pendant que lui, Conrad, surnommé « le Grand Gérard », officiait à Vienne.

Dans le bureau du rez-de-chaussée, une tasse de chocolat couronné de crème fouettée, préparé à la Viennoise, attendait les deux promeneurs. Malgré la saison, Gérard avait ouvert grand les fenêtres afin que l'air pur rentrât mieux : ce petit tour de jardin l'avait épuisé. Lors de sa mission secrète de dix-sept mois à Philadelphie, voilà bientôt deux ans, il avait contracté de mauvaises fièvres. Depuis, ce mal étrange ne cessait de le tourmenter. Son retour à bord de la *Confederacy* avait été des plus pénibles. Comme Monsieur Gérard disposait de plusieurs propriétés, le médecin de Sa Majesté avait rendu son verdict : la demeure que le malade avait acquise dans la région de Jouy était la seule recommandée pour son air revigorant, la qualité de ses eaux et la tranquillité de son environnement. Dès lors, c'en fut fini des voyages à l'étranger. Monsieur Gérard ne regretterait certes pas les jours épouvantables passés à bord, tant le mal de mer l'indisposait à chacune de ses traversées. Mais il savait qu'il ne discuterait jamais plus avec son ami George Washington de liberté, d'égalité, de fraternité... Il avait alors installé sa famille définitivement à Jouy-en-Josas. C'est à juste titre qu'il avait renommé la Cour Roland, *le Paradis* ! Lui qui avait si souvent arpentré en Autriche les bords de la minuscule Wienfluss et de l'imposant Danube lors de ses missions, lui qui avait admiré les rives encore sauvages du Delaware et du Schuylkill, peuplées d'indigènes Lenapes, il avait aisément fait siennes les berges de la Bièvre lors de courtes mais apaisantes promenades-rêveries, l'esprit au vent, admirant brochets, gravelots et chevaliers sylvains.

Et maintenant qu'il avait trouvé en Ile-de-France son *Paradis*, Monsieur Gérard était appelé vers d'autres cieux !

Il sortit de son secrétaire un large portefeuille en cuir rouge dont le contenu résumait les étapes de sa vie : la récente lettre du roi voisinait avec des papiers plus officiels et d'autres plus intimes. Comme ces croquis qu'il avait réalisés lors de son séjour en Pennsylvanie.

« Ces sauvages sont vraiment inquiétants ! Sont-ils aussi cruels qu'on le prétend ? - Les Indiens Lenapes ne sont pas des sauvages, Alexandrine chérie. Ce sont des êtres humains comme vous, votre mère ou moi. Ils ont leurs qualités, leurs excès aussi. Comme les Européens. » Et Gérard pensa que les colons qu'il avait côtoyés étaient les descendants de pauvres hères qu'on avait embarqués de force afin de

vider les prisons d'Angleterre ou de France et peupler les colonies.

« Vous ai-je raconté une de leurs coutumes que je tiens d'un missionnaire américain ? Les jeunes hommes de cette tribu doivent épouser des femmes âgées et les jeunes filles, des vieillards afin que les anciens ne soient pas seuls, tout en transmettant leur expérience aux jeunes générations ! N'est-ce pas finalement une preuve de sagesse qui en vaut une autre ? »

Monsieur Gérard avait à l'esprit les hospices-prisons de Paris remplis de pauvres gens dont la faute avait été de ne pouvoir payer leurs impôts à temps.

Il continua à passer en revue le contenu de son portefeuille, sachant que cela distrayait sa fille. Sur un fin papier aux armes des Habsbourg, un dessin... Mademoiselle Gérard aimait à en entendre l'histoire. Et son père sans prétention aucune, raconta comment feu le roi Louis XV, connaissant la finesse de jugement de son diplomate, l'avait envoyé en mission secrète à Vienne dans le but de choisir la future dauphine de France. Sous les lambris de la Hofburg, il s'était longuement entretenu avec Marie-Thérèse, et leur choix s'était porté sur Maria Antonia. Un début d'amitié était né entre la jeune princesse et le diplomate : l'enfant lui avait fait un dessin. Il avait été envoyé pour accueillir la dauphine à son arrivée en France. L'impératrice et l'émissaire avaient-ils fait le bon choix ? Devenue Marie Antoinette, la belle et éclatante souveraine avait néanmoins une réputation de légèreté confinant à la superficialité qui entachait son image auprès du peuple. Le roi avait aboli le servage et la torture et en cette fin d'année 1781, la reine avait donné un héritier mâle à la couronne. Serait-ce suffisant ? Gérard replaça tout songeur, l'émouvante aquarelle dans son maroquin rouge.

Avec sa fille, il dégustait à petites gorgées le chocolat fumant. Au loin, le cyprès jaune et le chêne blanc, solides et épanouis, agitaient leur ramure sous les assauts du vent. Gérard, l'optimisme chevillé au corps, formait en secret des vœux afin qu'à l'image de ces arbres venus d'un monde de liberté, la monarchie française prospérât. « Alexandrine, voulez-vous que nous lisions ensemble la lettre de Sa Majesté ? »

La petite, émue, prit place sur l'ottomane auprès de son père.

Dans un bref message aux lettres fines et régulières, la fillette lut que le roi Louis XVI en personne, reconnaissant des innombrables services rendus à la royauté, offrait à son père, une charge ; la charge de préteur royal à son diplomate titré désormais comte de Munster. Le premier ambassadeur de France en Amérique représenterait le roi en Alsace !

Et le diplomate décida alors en lui-même qu'au pays de ses ancêtres, malgré les pleins pouvoirs que lui conférait sa charge, il continuerait à se faire appeler simplement Monsieur Gérard.

Monsieur Gérard referma les fenêtres de son bureau et rangea son maroquin de cuir rouge dans son secrétaire.

Sa femme entra dans la pièce et l'avertit qu'il était l'heure de se rendre à la Manufacture.

Epreuve du brevet de Français session Juin 2024.

Durée de l'épreuve: 3 heures.

Les candidats traiteront le sujet suivant :

A la lecture de cet extrait de l'ouvrage « Inconnus célèbres d'Ile-de-France », à l'aide d'exemples tirés du texte, vous montrerez en quoi Conrad-Alexandre Gérard (1729-1790) fut pleinement un homme de son temps.